

Film d'art PHOCÉA

LES MYSTÈRES DE PARIS

GRAND ROMAN D'AMOUR ET D'AVENTURES

— FEUILLETON N° 52 —

Adaptation du texte d'Eugène SUE par M. Marcel Alliax

Mise en scène par M. Charles Burguet

ONZIÈME CHAPITRE

CELLE QUI VENGE

CHAPITRE XXXVII

MURPH ET POLIDORI

Au moment où Rodolphe, ayant envoyé un express à Bouqueval pour obtenir des nouvelles de Fleur-de-Marie, se disposait à sortir, Murph le rejoignit, tout soucieux.

— Satisfait de ton voyage en Normandie ?

— Satisfait, Rodolphe.

— Satisfait ? riposta le squire. Les misérables sont démasqués. M. d'Orbigny est sauvé. Madame d'Harville est reconquise avec son père. Et Polidori... est à Paris !

— Allons donc ! tu l'as ramené ?

— Oui, Monsieur, et conduit dans l'allée des Veuves où deux gardiens ne le perdent pas de vue.

— Ah ! fait quelque résistance ?

— Avant que je le dise. Votre Altesse, voulez-vous, monsieur, lire cette lettre que madame d'Harville m'a priée de vous remettre ?

— Une lettre... donne vite... riposta Rodolphe.

Et saisissant l'enveloppe que lui tendait Murph, se précipita sur elle :

« Monsieur,

« Après tout ce que je vous dois déjà, je vous devrais la vie de mon père. Je laisse parler les laits ; ils vous diront mieux que moi quels nouveaux trésors de gratitude envers vous je viens d'amasser dans mon cœur.

« Comprenez toute l'importance des conseils que vous m'avez fait donner par sir Walter Murph, qui m'a rejointe sur la route de Normandie, je suis arrivée en toute hâte au château des Aubiers. Je ne sais pourquoi, la physionomie des gens qui me reçurent me parut sinistre, je ne vis parmi eux aucun des anciens serviteurs de notre maison ; personne ne me connaissait. Je fus obligée de me nommer ; j'appris que depuis quelques jours mon père était très souffrant, et que ma belle-mère venait de ramener un médecin de Paris... Plus de doute, il s'agissait du docteur Polidori !

« Melez sa fausseté, malgré l'empire qu'elle possédait ordinairement sur elle-même, ma belle-mère parut atteinte de ma brusque arrivée.

« M. d'Orbigny ne s'attend pas à votre visite, madame, dit-elle. Il est si souffrant qu'une pareille surprise lui serait funeste, je crois donc convenable de lui laisser ignorer votre présence ; et il ne pourrait aucunement se l'expliquer, et...

« Je ne le laissai pas achever...

« Un grand malheur est arrivé, madame, lui dis-je. M. d'Harville est mort ; après un si déplorable événement je ne pouvais rester à Paris chez moi, et je viens passer auprès de mon père les premiers temps de mon deuil.

« Vous êtes venue ! ah ! c'est un bonheur insolent ! s'écria ma belle-mère avec rage.

« C'est parce que je crains que vous ne vouliez être aussi insolentement heureuse que moi, que je viens, lui dis-je, peut-être imprudemment, je veux voir mon père.

« Cela est impossible, dans ce moment, me dit-elle en plissant votre aspect lui bousculait une révolution dangereuse.

« Je ne vous crois pas, madame, et je vais m'assurer de la vérité, lui dis-je en faisant un pas pour sortir.

« Je vous répète que votre vue inattendue peut faire un mal horrible à votre père, s'écria-t-elle en se plaçant devant moi pour me barrer le passage !

« Cette femme, ordinairement si froide, si maîtresse d'elle-même, me semblait tellement épouvantée de ma présence, la présence du docteur Polidori me causait une terreur si grande que, croyant la vie de mon père menacée, je n'hésitai pas entre l'espoir de le sauver et la crainte de lui causer une émotion fâcheuse.

« Je venais non père à l'instant, dis-je à ma belle-mère.

« Et quoique celle-ci m'eût saisi par le bras, je passai outre.

« Oh ! monsieur, dit de ma vie je n'oublierai cette scène et le tableau qui s'offrit à ma vue !... Mon père, presque inconnaissable, pâle, amaigri, était étendu dans un grand fauteuil. Au coin de la cheminée, debout auprès de lui, le docteur Polidori s'apprêtait à verser dans une tasse que lui présentait une garde-malade quelques gouttes d'une liqueur contenue dans un petit flacon de cristal qu'il tenait à la main. J'entrai si précipitamment qu'il fit un geste de surprise et, au lieu de faire prendre à mon père la potion qui lui avait préparée, il posa brusquement le flacon sur la cheminée. Guidée par un instinct dont il m'est impossible de me rendre compte, mon premier mouvement fut de m'emparer de ce flacon. Remarquait aussitôt la surprise et la frayeur de ma belle-mère et de Polidori, je me précipitai vers le flacon. Mon père, stupéfait, semblait irrité de me voir ; je m'y attendais. Polidori me lança un coup d'œil féroce. Je sonnai, un des gens de mon père accourut. Je le priai de m'apporter un valet de chambre ; il était prêt à aller chercher quelques objets que j'avais laissés au tournant ; sir Walter Murph savait que, pour ne pas éveiller les soupçons de ma belle-mère, dans le cas où je serais obligée de donner mes ordres devant elle, j'emploierai ce moyen pour le mander auprès de moi... La surprise de mon père et de ma belle-mère était telle, que le domestique sortit avant qu'ils eussent pu dire un mot.

« Qu'est-ce que cela signifie ? me dit enfin mon père d'une voix faible mais courroucée. Vous, ici, Clémence... sans que je vous ai appelée ?... Puis, à peine arrivée, vous vous emparez du flacon qui m'a donné la potion que le docteur allait me donner... Expliquez-vous cette folie ?

« Je vais vous expliquer ce qu'il y a d'imprévu, dans mon arrivée et d'étrange dans ma conduite... Depuis hier, je suis veuve ; depuis hier, je sais que vos jours sont menacés, mon père.

« A ces mots, me regardant avec un étonnement profond, il s'écria :

« Vous êtes venue... mes jours sont menacés !... Qu'est-ce que cela signifie ?

« Et qui ose menacer les jours de M. d'Orbigny, madame ? me demanda audacieusement ma belle-mère.

« Qui... qui les menace ?... ajouta Polidori.

« Vous, monsieur, vous, madame ! répondit-je.

« Quelle horreur !... s'écria ma belle-mère.

« Ce que je dis, je le prouverai, madame... lui répondis-je.

« Mais une telle accusation est épouvantable ! s'écria mon père.

« Je quitte à l'instant cette maison... puisque j'y suis exposé à de si atroces calomnies !... dit le docteur Polidori.

« Commentant à sentir le danger de sa position, il voulait fuir sans doute. Au moment où il ouvrait la porte, il se trouva face à face avec sir Walter Murph...

« Rodolphe s'interrompit de lire, tendit la main au squire et lui dit :

— Très bien mon vieil ami ! Ta présence eût dû foudroyer ce misérable.

— C'est le mot, monsieur !... Il semblait anéanti... Me retrouver au fond de la Normandie, dans un moment pareil !... il croyait faire un mauvais rêve... Mais continuez, monsieur.

« Rodolphe sourit et continua la lecture de madame d'Harville.

« A la vue de sir Walter Murph, Polidori resta pétrifié. Ma belle-mère tombait de surprise en surprise. Sir Walter ferma à double tour la porte par laquelle il était entré et se plaçant devant celle qui conduisait à un autre appartement afin que le docteur Polidori ne pût s'échapper, il dit à mon pauvre père avec l'accent du plus profond respect :

« Mille pardons, monsieur, de la licence que je prends ; mais une impérieuse nécessité, dictée par votre propre intérêt (et vous allez bientôt le reconnaître) m'oblige à agir ainsi... Je me nomme sir Walter Murph, ainsi que peut vous l'affirmer ce misérable oui, à ma vue, tremble de tous ses membres ; je suis conseiller intime de son Altesse Royale Monsieur le grand-duc régnant de Grésolein...

« Cela est vrai, dit le docteur Polidori.

« Mais alors, monsieur, que venez-vous faire ici ?

« Sir Walter Murph, repris-je en m'adressant à mon père, vient se joindre à moi pour démasquer les misérables dont vous avez fait le victime. Puis remettant à sir Walter le flacon de cristal, j'ajoutai : — J'ai été assez bien inspiré pour m'emparer du flacon au moment où le docteur Polidori allait verser quelques gouttes de la liqueur qu'il contenait dans une potion qu'il offrait à mon père.

« Un praticien de la ville voisine analysa devant vous le contenu de ce flacon, que je vais déposer entre vos mains, monsieur le comte, et s'il est prouvé qu'il renferme un poison lent et sûr, dit sir Walter Murph à mon père, il ne pourra plus vous rester de doute sur les dangers que vous courez et que la tendresse de madame votre fille a heureusement prévus.

« Mon pauvre père regardait tour à tour sa femme, le docteur Polidori, sir Walter et moi d'un air égaré, ses traits exprimaient une angoisse indéfinissable.

« Encore quelques mots, monsieur le comte, reprit sir Walter, vous allez avoir le cœur sans doute bien sensible à quel point il est possible que vous croyiez attachée par la reconnaissance à toujours être un monstre hypocrite ; mais vous trouverez des consolations certaines dans l'affection de votre fille, qui ne vous a jamais manqué.

« Cela passe toutes les bornes ! s'écria ma belle-mère avec rage. Et sur quelles preuves osez-vous baser de si effroyables calomnies !

« Oui, sur quelles preuves ? s'écria mon malheureux père, il faut que la torture que l'on m'impose ait un terme.

« Je ne suis pas venu ici sans preuves, monsieur le comte, dit sir Walter. Et ces preuves, les réponses de ce misérable vous les fourniront tout à l'heure.

« Puis sir Walter adressa la parole très bas au docteur Polidori, qui semblait avoir reçu un peu d'assurance, mais qui le regardait avec une angoisse mortelle.

« Que lui as-tu dit ?... demanda Rodolphe au squire.

« Quelques mots significatifs, monsieur, à peu près ceux-ci : tu as échappé par la fuite à la condamnation dont tu avais été frappé par la justice du grand-duc ; tu demeures rue du Temple sous le faux nom de Bradamanti, un sait à quel abominable métier tu te livras ; tu as épousé la première femme du comte ; il y a trois jours, madame d'Orbigny est allée te chercher pour t'emmenier ici en posant son mari. Son Altesse Royale est à Paris, elle a les preuves de tout ce que j'avance. Si tu avoues la vérité, afin de confondre cette misérable femme, tu peux espérer, non la grâce, mais un adoucessement au châtiement que tu mérites ; tu me suivras à Paris où je te déposerai en lieu sûr jusqu'à ce que son Altesse ait décidé de toi. Sinon, je dois deux choses l'une, ou S.A.R. fait demander et obtient ton extradition, ou bien, à l'instant même j'envoie chercher à la ville voisine un magistrat ; ce flacon renfermant du poison lui sera remis, on t'arrêtera sur le champ, on fera des perquisitions chez toi, rue du Temple ; tu sais combien elles te compromettront et la justice française suivra son cours... Choisis donc !

« Ces révélations, ces accusations accablantes cet infâme, qui ne s'attendait pas à me voir si bien instruit. Dans l'espoir d'adoucir la punition qui l'attendait, il n'hésita pas à sacrifier sa complice, et me répondit : — Interrogez-moi, je dirai la vérité en ce qui concerne cette femme.

« Bien, bien, mon digne Murph, je n'attendais pas moins de toi.

« Rodolphe continua à lire la lettre de madame d'Harville.

« Après un entretien qui dura quelques minutes, entre sir Walter Murph et Polidori sir Walter Murph dit à ce dernier :

« Maintenant répondez. N'est-ce pas madame et il désigna ma belle-mère qui, lors de la maladie de la première femme de Monsieur le comte, vous a introduit chez lui comme médecin.

« Oui, c'est elle... répondit Polidori.

« Afin de servir les affreux projets de madame... n'avez-vous pas été assez criminel pour rendre mortelle par vos prescriptions homicides la maladie d'avord-légère de madame d'Orbigny ?

« Oui, dit Polidori.

« Mon père poussa un gémissement douloureux.

« Mensonge et infamie ! s'écria ma belle-mère.

« Silence madame ! dit sir Walter Murph, d'une voix imposante. Puis, continuant de s'adresser à Polidori : — Est-il vrai qu'il y a trois jours, madame a été vous chercher rue du Temple, numéro 17, où vous habitez, caché sous le faux nom de Bradamanti ?

« Cela est vrai.

« Madame ne vous a-t-elle pas pro-

UN GRAND POÈTE DU NORD

Albert Samain

Ce que fut sa vie et ce qu'est son œuvre

Le plus grand poète que Lille ait jamais produit est sans conteste Albert Samain. Nous avons dit dernièrement comment l'Opéra-Comique de Paris, en représentant le drame lyrique « Polyphème », de M. Jean Cras, rendit par cela même un nouvel hommage à l'auteur du poème, le sublime poète Albert Samain.

Aujourd'hui, quelques courtes notes biographiques sur un des plus grands hommes du capitale des Flandres se pouvaient honorer nous serions nécessaires pour permettre à nos lecteurs de mieux poigner la mémoire du disparu.



En 1858, Albert Samain naquit à Lille, en un modest logis de la rue de Paris. Fils d'une race libre et volontaire, dit M. Henri Potez, Albert Samain hérita des vivaces énergies de cette race. Pour développer son talent, il eût à lutter contre les siens, contre l'esprit de son entourage.

Refusé sur lui-même de toutes parts, Samain eût à lutter pour dégager sa personnalité. Celle-ci n'en devint que plus vigoureuse, plus caractéristique.

La vie du poète fut une vie de labeur. Les nécessités de la vie le lancèrent malade dans le monde des affaires. Il lui fallut gagner son pain en de serviles besognes, en une maison de commerce où vingt ans, il vint à mourir, laissant derrière lui des relations qu'avec des jeunes gens qui comme lui, étaient dans les affaires.

S'imagine-t-on combien il fallut d'énergie sur lui-même et sur ses contemporains pour ne pas laisser pourrir le germe poétique qui était en lui. Samain était un modeste. Toute sa vie il se tint éloigné des écueils littéraires. A Paris, on le connaissait par ses œuvres ; à Lille, on l'ignora longtemps, et ce ne fut qu'à la fin de sa vie que, le voyant enfin loué par la Presse que sa mère se douta de sa valeur.

« Quant à l'écart de son siècle, A. Samain s'isola dans son imagination sublime. Il vécut seul avec la nature, en pénétra la poésie, l'extériorisa en vers divers, en prose, en rythme dans la phrase sonore s'égalant à la splendeur de l'image évoquée.

L'Œuvre de Samain

Parmi les grandes œuvres de Samain, citons les poésies « Aux flancs du vase », les « Roses dans la Coupe », les « Elégies », le poème dramatique « Polyphème », et surtout ce magnifique « Jardin de l'Infante », musique prestigieuse dont Samain nous enchante.

Et puis, il y a ses contes, ses contes trop peu connus et où une ineffable poésie chante intensivement. Ils sont au nombre de quatre : « Xanthos », « Divins Bontemps », « Hvalis », « Rovers et Angélie », lequel précède. Tous quatre sont délicieusement frais et pénétrés de sensibilité exquise.

Quelques phrases extraites du dernier de ces contes vous aideront à mieux comprendre la splendeur du verbe de Samain.

Rovers se dressa en frissonnant et regarda Angélie. Elle souriait, pâle, aux étoiles ; mais ses yeux agrandis de fièvre brûlante.

L'ombre immense était bleue autour d'eux. Des astres brillaient comme des diamants. Des jardins de la côte venaient des senteurs violents d'orange, de jasmin et d'aracalis. La mer était noire et silencieuse ; au loin le fatot d'une barque de pêcheurs propageait de vague en vague son reflet rouge.

«... ah ! dit Angélie, ne t'ai-je point conté autrefois ce que je souhaitais le plus au monde ; ici, j'ai réalisé mon rêve, ne me plains donc pas ; j'ai connu le bonheur, et quelques choses d'effrayant et d'indéfinissable me sont venues dans l'esprit, mais de toute vie ; mais cette même voix m'affirme aussi que c'en est le terme...

Ce soir, dans la chambre des rêves infinis, je m'en vais sans lutte, sans révolte, comme le fruit tombe, comme l'eau s'écoule.

« L'événement sentimentale a trouvé en Albert Samain un de ses meilleurs interprètes. Lille a le droit d'être fière d'avoir donné le jour à un des plus grands poètes qui honorent le nom français à la fin du XIXe siècle. Mort à Lille, le 1906, Albert Samain est enterré au cimetière de l'Est. La capitale du Nord de la France attend toujours pour un monument érigé sur une de ses places publiques à l'honneur de ce grand poète, la mémoire d'un de ses plus glorieux fils.

V. B.

LA MODE

Les Chapeaux et les Coiffures de Mademoiselle

La jeunesse et la simplicité sont deux qualités qui font de Mademoiselle la plus charmante personne. Eh ! j'entends déjà vos lignes pour en parler, à l'occasion, à votre petite-fille. N'allez surtout pas croire que, dépouillée du premier de ces privilèges que la Nature donne et reprend si vite, vous soyez inévitablement une créature désagréable. La question n'est pas là, bien sûr. Ce qui importe avant tout, c'est la simplicité. Or, bonne-maman, lorsque vous avez, la grâce juvénile de votre petite-

velours souple ou en satin marron, noir, bleu de roy que vient éclairer un large nœud de ruban aux teintes gaies sont aussi charmantes. Du ruban, des plis, de grosse soie, des ganses et queues de rat blanches seront les garnitures préférées.

Les coiffures de cet hiver ont un charme qu'il nous est agréable de signaler. Laissez le front entièrement dégagé, elles donnent de la clarté qui sied au visage.



1) Coiffure genre « Botterelli »
2) Chapeau en satin noir, Grand nœud de velours imprimé.
3) Chapeau en velours tête de nègre
4) Coiffure « Chinoise »

filles, saurez-vous résister dédaigneusement aux tentations des falbalas sans nom et sans nombre réservés aux femmes et dont les jeunes filles, voulant s'habiller en jeunes femmes aiment à se parer ?

Mademoiselle ne joue pas à la « jeune femme ». Elle sait, sans amertume, se passer de tout cela. Les grandes aigrettes qui ont un murmure de clapotis à chaque mouvement de la tête, les plumes assez extravagantes qui font de certains chapeaux des sortes d'oiseaux rares, la laissent bien indifférente. Et vraiment, elle n'en a pas besoin ; qu'on mette un joli cadre autour d'une gravure abîmée, pour atténuer un peu les ravages du temps, soit ; mais qu'on n'éclipse pas la beauté d'un tableau par un encadrement trop ouvragé, trop somptueux. Le plus simple sera le mieux. Les petits feutres, choisis dans les tons clairs et cravatés d'un ruban de moire, encadreront donc de la façon la plus exquise le minois d'une jeune fille. Les capelines en

Plus de cheveux coupés : la femme reconquiert sa plus belle parure et perd cette allure de « garçonne » qui ne faisait qu'à une infortune. La coiffure genre « Botterelli » triomphe, c'est celle que vous hâterez notre croquis 1. Les cheveux sont séparés par une raie au milieu ; quatre ou cinq petites boucles superposées cachent les oreilles. La coiffure « chinoise » extrêmement pratique, reste très en faveur. Vozz notre croquis 2 ; les cheveux bien tirés sur le devant sont roulés tout autour de la nuque.

Enfin pour le soir, une autre coiffure rebâssa la beauté du visage ; pour les plus coquettes, une bandeau de gaze soutient de perles ou une guirlande de diamants d'argent serrera les cheveux. Mademoiselle qui aime la simplicité, sera content de son chignon bas un peigne central. Elle n'en sera que plus gracieuse.

Cousine MADELEINE.

La Société d'Éducation Physique de Denain

Son but : Développer le Sport ; Contribuer à la prospérité de la Commune

Le sport est une école d'énergie nécessaire au développement physique de l'individu ainsi qu'à sa formation morale. L'éducation physique est la base de tous les sports, elle est indispensable ; à l'école, elle est de longueurs heures étudiées ; au sport, qui veut conserver sa souplesse et sa force ; à ceux que leurs occupations journalières obligent à une inaction forcée.

rézo : notation, Albert Wall ; masseur, Alfred Willez, archiviste-bibliothécaire, Maurice Dhinaut.

Nous avons dit quels étaient les buts de la Société, ou tous les sports sont pratiqués avec entraînement. Ajoutons que ce beau groupement sportif a aussi en vue le développement du commerce local.

En effet, la Société d'éducation physique



LE COMITÉ DE LA SOCIÉTÉ D'ÉDUCATION PHYSIQUE DE DENAIN
Debout : de gauche à droite : Alphonse DHINAUT, Jean-Baptiste MOBELLE, Albert WALL, Jean-Baptiste CARLIER, Adolphe LAYS et Oscar GORDIEN.
Assis : de gauche à droite : JOSEPH MORIVAL, Gaston DEKERPEL, François LEFEBVRE, Député-Maire, Ferdinand LECERF, Pierre DHINAUT.

Parlant de ce principe, un groupe de sportsmen de Denain a fondé « La Société d'éducation physique ».

Cette société est divisée en sections : escrime, natation, athlétisme, canoé, ballon, culture physique, cyclisme, etc.

Elle comprend des membres actifs et honoraires.

Le Comité est ainsi composé : Président, d'honneur, François Lefebvre, député du Nord, maire de Denain ; président, Gaston Deckerpel ; vice-présidents, Paul Braconnier, Alphonse Dhinaut, Joseph Morival ; secrétaires, Adolphe Lays et Ferdinand Lecerf ; trésoriers, J.-Ble Carlier et J.-Ble Morel ; délégués, fédéraux, Albert Wall, Pierre Dhinaut et Oscar Gordien ; médecin, M. le docteur Jacquemaire ; pharmacien, Z. Clouwez ; Professeurs : éducation physique, Auguste Degand ; escrime, Danton Cè-

de Denain tend, par la multiplicité des fêtes qu'elle projette d'organiser, à attirer dans la ville les habitants des communes voisines. Ces derniers, qui trouvaient à Denain le plus chaleureux accueil, ne manqueraient pas de contribuer puissamment à la prospérité de la « ville fleurissante ».

La Société compte naturellement sur le concours des commerçants pour mener à bien les projets qu'elle a conçus pour 1933. Ce n'est que par leur union étroite que ces deux éléments de la prospérité de Denain pourront obtenir des résultats appréciables.

Denain doit devenir un centre sportif, une pépinière d'athlètes complets. Voilà à quoi va s'appliquer la Société d'éducation physique. Nous ne pouvons qu'applaudir à ses vœux et l'encourager dans la voie où elle s'engage.

CHAPITRE XXXVIII

UN COMPLET DANS LA FOSSE AUX LIONS

Il y avait effervescence dans la Fosse aux Lions, c'est-à-dire dans le préau de la Force où les pires criminels se reconstruisaient pendant l'instruction de leur procès.

(A suivre.)

Le onzième épisode sera projeté à partir du Vendredi 12 janvier à Lille au CINEMA PRINTEMPS, rue d'Amiens et au PALACE CINEMA, rue d'Alsace.